

LES NATURES VIVANTES D'AYALA SERFATY

Faites de feutre ou de dentelle de verre, les créations de la designer israélienne insufflent poésie et humanité aux objets du quotidien. Des œuvres à voir au PAD, au jardin des Tuileries, à Paris, jusqu'au 7 avril

DESIGN

Parmi les pièces intrigantes que les collectionneurs de design contemporain pourront voir au PAD 2019, sous une tente dressée du 4 au 7 avril au jardin des Tuileries, à Paris, se trouvent trois créations organiques d'AYALA SERFATY. Une applique façon constellation, un tabouret au relief d'écorce d'arbre et un large fauteuil moucheté, baptisé « Kuramura Pollock », en hommage au peintre américain, inventeur du *dripping*. Ils sont présentés sur le stand de Béatrice Saint-Laurent, fondatrice en 2010 de la Galerie BSL, qui représente la créatrice israélienne à Paris, quand Maison Gerard la promeut à New York.

Ayala Serfaty, 57 ans, entretient un rapport particulier, presque intime, avec ses créations. « C'est la dernière fois que je te vois », s'excuse-t-elle en caressant un fauteuil sculptural, doux au toucher comme la toison d'un mouton, mais visuellement brut comme de la terre craquelée, qui vient d'être vendu à une cliente américaine. Cette pièce, composée de 4 kilos de fibres agglomérées sur une structure en acier, lui avait demandé quelque deux mois de travail.

Cette frêle artiste aux yeux bleus délavés a inventé un procédé unique pour fabriquer des meubles

hautement originaux. Elle utilise la technique du feutre, « la première étoffe jamais inventée, primitive, qui ne nécessite aucune machine », souligne-t-elle. Dans son atelier de Tel-Aviv, elle mélange les fils de laine, de soie et de lin, ainsi que les couleurs à la manière d'un peintre. Ensuite, elle humidifie, frotte, presse la matière jusqu'à l'agglutiner et jusqu'à obtenir l'effet recherché.

Des cristaux et des coraux
Evocation d'une peau animale, de la croûte terrestre ou d'une surface rocheuse, chaque pièce est différente. L'idée du feutre s'est imposée alors que la diplômée de l'Académie des arts et de design Bezalel, à Jérusalem, devenue étudiante à l'Institut polytechnique du Middlesex de Londres, découvre dans une exposition une installation de l'artiste allemand Joseph Beuys (1921-1986) : « Je me souviens d'énormes rouleaux de feutre tapisant les murs jusqu'au plafond et d'un grand piano. J'ai ressenti la présence protectrice et la qualité acoustique du feutre, alors même que le piano ne jouait pas... » La jeune femme apprend à confectionner cette matière qu'elle applique à du mobilier.

En 1994, la galerie Artfact de Tel-Aviv expose un fauteuil de la série Samia et le succès est au rendez-vous. « Je me suis rendu compte, au



travers de ce meuble, que les gens percevaient mon message. Le temps que je passe sur chaque pièce, l'empreinte de ma main... tout ce qui me permet de fabriquer des objets que j'espère humanisés.»

À côté de ses fauteuils totem, Ayala Serfaty crée des luminaires tout aussi époustouflants. Elle chauffe de fines tiges de verre soufflées en Italie, jusqu'à ce qu'elles fondent partiellement et s'agglutinent. Petit à petit se dessinent une dentelle ou une toile d'araignée, qu'elle enrobe d'un polymère venant filtrer aussi la lumière. « La dentelle de verre ? Je l'ai découverte grâce à un travail de fin d'études d'Eytan Hall, dans le département céramique de l'Académie des beaux-arts Bezalel. J'ai eu l'idée du spray de polymère en pensant à des œuvres que j'avais admirées au MoMA, à New York. Les lam-



A gauche : Clear II (2018).

ALAIN COHEN
Ci-dessus : Ayala Serfaty.
ELAD SARIG PHOTOGRAPHY
Ci-contre : Kuramura Pollock (2019).
ELAD SARIG PHOTOGRAPHY

une chose domestique, il s'exprimait sur les objets du quotidien, anéantissant confort et réconfort. En ce sens, je fais de l'art domestique.»

Ses créations habitées – dont nombre sont entrées dans les collections permanentes du London Design Museum, du Metropolitan Museum of Art ou du Cooper-Hewitt Museum, aux États-Unis... – portent des noms évocateurs. La série de fauteuils en feutre, sensuels et tutélaires, s'appelle « Rapa » (« docteur », en hébreu). On y retrouve l'idée de protection rhérisée à Joseph Beuys, qui disait avoir été soigné et sauvé, pendant la seconde guerre mondiale, par ce matériau. Les sculptures lumineuses – avec le verre visible tels des os, des cartilages ou des veines sous sa peau de polymère – se nomment « Sama » (« corps », en grec). Elles incarnent la puissance en même temps que la fragilité des êtres humains.

Loïn de copier la nature, l'inspire Ayala Serfaty insuffle poésie et spiritualité aux objets du quotidien. « Je mets de la vie dans des natures mortes », précise-t-elle, en espérant que « les gens passeront sur terre un bien meilleur moment en leur compagnie ».

VERONIQUE LORELLE

PAD, ouvert au public du 4 au 7 avril, au jardin des Tuileries, à Paris. Tarif : 25 euros, gratuit pour les enfants (moins de 15 ans).

Le PAD, une palette de 70 galeries

La 23^e édition du PAD (Paris Art + Design), événement dévolu aux collectionneurs d'art et de design, revient au jardin des Tuileries du 4 au 7 avril. Soixante-dix galeries, dont dix huit nouveaux exposants (tels l'architecte d'intérieur Thierry Lemaire ou le marchand de Saint-Ouen, en Seine-Saint-Denis, Maison Jaune), sont au rendez-vous. Ils présentent une sélection de verres, bijoux, sculptures et objets fonctionnels (ou pas) des arts primitifs aux arts décoratifs du XIX^e siècle, jusqu'au design contemporain. Dans cette dernière catégorie, la galerie Carpenters Workshop met en vedette Nacho Carbonell avec douze de ses œuvres, tandis que la galerie Downtown de François Laffanour fait la part belle à Choi Byung-hoon. La galerie Gosserez propose un hors-les-murs, avec « La Promenade du collectionneur », dans l'Hôtel Maurice, avec une sélection d'œuvres in situ. Remis chaque année, le prix du PAD 2019 sera décerné par Marie-Laure Jausset, qui présida longtemps le design au Centre Pompidou.

Voyage au pays des métiers d'art

À la galerie des Gobelins, à Paris, une soixantaine de pièces d'exception permet de (re)découvrir les talents des régions françaises

Brodeuse d'or, céramiste, bronzier, luthier... les métiers d'art se mettent en scène jusqu'au 21 avril au Mobilier national, à Paris, dans une exposition passionnante (et gratuite) qui se parcourt tel un tour de France des régions et de leurs savoir-faire ancestraux. On revisite donc les émaux de Longwy, les poteries d'Albi, les tommettes de Salernes, les dentelles de Calais-Caudry ou les chantiers navals du Gulp, en Bretagne, avec ce splendide canot à élin en bois vernis échoué, pour de vrai, au premier étage de la galerie.

Pour ce périple baptisé « Métiers d'art, signatures des territoires », organisé par l'Institut nation-

nal des métiers d'art (INMA), en partenariat avec le Mobilier national et avec le soutien de la Fondation Bettencourt Schueller, « l'idée est celle d'un carnet de voyage où le bâton de pèlerin a été remplacé par le téléphone portable et l'application gratuite Snap-Press pour approfondir, à chaque étape, ses connaissances », se félicite le commissaire Henri Jobbè-Duval.

La soixantaine de pièces exposées souligne surtout le potentiel d'innovation des métiers d'art. Dès l'entrée, un mur de verre aux lames vrillées, telle une vague ondulante, donne le ton : c'est une création d'Emmanuel Barrois, restaurateur en Haute-Loire de vil-

traux de cathédrales, devenu – pour sa capacité à pousser le verre dans ses retranchements – le chouchou d'architectes comme Jean-Michel Wilmotte, Christian de Portzamparc ou Rudy Ricciotti. Non loin, ces rubans lumineux en fibres optiques du soyeux Brochier, une maison lyonnaise fondée en 1890, sont utilisés en architecture, mais également dans le domaine médical pour soigner les nouveau-nés de la jaunisse.

Étincelant aussi, le scooter Peugeot Metropolis a été entièrement habillé d'une carrosserie « couture » en aluminium façonnée main par Valentin Lallemand, sous la direction du maître d'art Hubert Haberbusch (atelier HH

Services, à Strasbourg). Le bolide de collection a été vendu récemment par Artcurial au prix de 19 000 euros, un montant qui a financé la formation d'autres jeunes dans le Grand Est.

Des savoir-faire sans école
« Le problème de la transmission est important », souligne Hugo Canivenc, 26 ans, devant le vélo de toute beauté – selle en buffle gravée, cadre sur mesure avec découpes émeraude, jantes en bois renforcées de carbone, assistance électrique... – qu'il a fabriqué au sein de Maison Tamboulet. « J'ai appris mon métier en Touraine, auprès d'un artisan caudré qui parlait à la retraite.

C'est une chance inespérée, car ce que je fais aujourd'hui pour réaliser un vélo de luxe, c'est plein de petits métiers : usinage, soudure, polissage, rectification, travail du cuir... Il n'y a pas d'école qui vous enseigne tous ces savoir-faire ! » « Le titre de maître d'art, né en 1994 en France, permet de pallier cela », souligne Lyne Cohen-Solal, présidente de l'INMA. Inspiré du « trésor national » au Japon qui distingue les savoir-faire rares, il y ajoute une règle indispensable, propre à notre pays, la transmission à un jeune. » Des œuvres contemporaines agrémentent aussi la visite, comme cette tapisserie de Beauvais, datant de 2016, inspirée par

l'œuvre de l'artiste plasticienne Orhan. Ou ces perroquets de nuit et de jour plus vrais que nature, en porcelaine, organza et perles, du tandem Maurizio Galante et Tal Lançman, qui ont reçu une carte blanche du Mobilier national. ■

V. L.
Métiers d'art. Signature des territoires, galerie des Gobelins, 41, avenue des Gobelins, Paris. Jusqu'au 21 avril, entrée libre. Cette exposition inaugure la troisième édition des Journées européennes des métiers d'art 2019 qui, jusqu'au 7 avril, prévoit de nombreux événements dans toute la France. journéesdesmetiersd'art.fr